



Rendez à César...

En ce temps-là, dit notre vieil ami, j'avais onze ans, j'habitais avec mes parents un petit village de Normandie. A la fin d'une brûlante journée d'été, je revenais de l'école, maussade et triste, car je songeais à la fête du pays, qui se tenait sur la place de l'église. Nous étions alors très pauvres ; mes parents ne pouvaient distraire du budget de leur humble foyer aucune piécette attribuée à mes menus plaisirs... J'avais traversé, en vrai Tantale, la place bruyante et décorée qui me semblait un lieu de délices... Je m'étais arrêté, bouche bée, à ces boniments de baraques qui aiguillaient mes désirs... J'avais vu, au son des orgues de Barbarie, mes camarades monter sur les chevaux de bois. J'avais vu... mais, hélas !... à quoi bon me remémorer toutes ces tentations, me leurrer plus longtemps, manger mon pain sec à la fumée des rôtisseries, comme ce maigre héros de je ne sais plus quel conte ?...

Ma gibecière d'écolier sur le dos, je rentrais au logis d'un pas dolent et trainard, pensant que la vie était bien dure à mes onze ans !... En ce moment, je dus me ranger sur le passage d'une charrette de pierres,

tirée à grand'peine par de vieux chevaux blancs, qui paraissaient épuisés de fatigue et de chaleur... La route montait un peu à cet endroit, et le charretier marchait à côté de ses bêtes, ne leur ménageant guère les coups de fouet, ce qui m'indigna : j'aimais beaucoup les animaux. Je revois encore le visage très rouge, et même aviné de cet homme, un puissant gaillard en blouse bleue, avec son chapeau de paille à demi rabattu sur les yeux...

— Eh ! bonjour, César ! lui cria un passant.

Il répondit un rude et laconique : Bonjour ! en homme qui n'a le vin ni gai, ni aimable, fit claquer une fois de plus son fouet sur la maigre carcasse de ses chevaux, et passa...

Une phrase, entendue au catéchisme, bourdonna dans mon esprit, machinalement : "César !... Rendez à César ce qui appartient à César..."

Soudain, dans la poussière blanche de la route, je vis briller comme une goutte d'or... Je me baissai et ramassai avec surprise une pièce de dix francs.

En trois pas, je pouvais rejoindre mon charretier, lui demander si ces dix francs lui appartenaient. Mes pieds restèrent cloués au sol, tandis que mes doigts se serrèrent nerveusement sur la trouvaille... Des griefs se formulaient dans mon esprit. Tout d'abord, César, — puisque César il y avait, — était un méchant homme... puis il devait dépenser tout son argent au cabaret... puis

je n'avais pas vu tomber la pièce de sa poche... qui sait si elle lui appartenait ?... En admettant que je courusse après cet homme pour le lui demander, quelle foi devrais-je ajouter à sa parole ?... D'ailleurs, charrette et charretier sont déjà loin !... Sous le soleil encore brûlant, je vois la blouse devenir un point bleu... Je n'entends plus le bruit des roues... Mais une parole monotone, — incohérente, me semble-t-il, — reste fixée à certain petit point douloureux de mon cerveau : "Rendez à César... Rendez à César..."

Au diable l'obsession du nom... Au diable moi-même, pour ce peu d'or qui me tente, qui me grise...

Pourtant... si je courais à perdre haleine, comme si ma vie était en danger, — et c'est plus grave que ma vie, puisque c'est mon honneur d'enfant — en criant :

— Eh l'homme !... Eh là-bas !... Pourrais-je l'atteindre encore, ce passant, cet inconnu ?... Non, je ne pourrais plus : il est trop loin.

Tels furent les brefs combats qui se livrèrent dans mon âme de gamin.

Et... je me dirigeai vers la place où se tenait la fête, la fête tentatrice !

Oh ! la lourde, lourde fin de journée !... Il me semblait marcher dans un songe étouffant. Les crin-crin, les musiques m'étourdissaient... Tous les airs

me paraissaient appropriés à cette parole unique, dont le sens devenait terrible : "Rendez à César ce qui lui appartient !"

Je m'approchai d'un manège de chevaux de bois de grands chevaux aussi hauts que des poneys, tant admirés les jours précédents, avec leurs selles de velours pourpre, vert, bleu, richement brodées d'or, leurs naseaux peints en rouge vif, leurs longues crinières... Je payai ma place pour une des tournantes chevauchées, au son de la musique aigre et goulueuse... Dans l'ivresse du mouvement, tous les chevaux de bois parurent s'animer, leurs crinières flotter, leurs naseaux s'entrouvrir... Et tandis que je tournais, tournais éperdument avec les autres, ces chevaux fantastiques prenaient une voix pour me dire : "Rendez à César !"

Cette fête tant désirée, je la parcourus d'un bout à l'autre ; j'épuisai, jusqu'à satiété, tous les plaisirs qu'elle offrait à ma convoitise enfantine. Je sondai les mystères de toutes les baraques, j'exerçai mon adresse à tous les tire, je me forçai de manger des macarons, des gaufres, des sucres d'orge... Je me joignis à une bande de petits polisillons qui parcouraient la place en sonnant de la trompette ou soufflant en d'aigres mitons... Et l'obsession ne disparaissait pas... et le point douloureux grandissait en mon cerveau... et les dix francs y passèrent !

* *

Dans les petites localités, les nouvelles se répandent vite. Le lendemain, il n'était bruit que d'un drame survenu au bourg voisin de Noizeville.

Mes parents et moi, nous en eûmes l'écho par un colporteur qui vint à la maison.

— Savez-vous ce qui s'est passé ? nous demanda-t-il tout en se rafraîchissant d'un verre de cidre. Non !... C'est une chose fort triste et fort étrange. Figures-vous que M. Blédois, l'entrepreneur de constructions, avait chargé un charretier, un nommé César Frotteau, qu'il employait souvent, de recouvrer pour lui une créance.

Ce César jouissait d'une grande réputation d'honnêteté, et M. Blédois, un fier avare, pourtant ! avait beaucoup de confiance en lui.

Notre gaillard n'avait qu'un sérieux défaut : c'était de lever le coude plus que de raison... et dame !... Hier, il faisait chaud... qui boit un verre en bois deux, qui en boit deux en boit trois ou quatre... et finit par ne plus faire grande différence entre son argent et celui de son patron...

— Alors ! m'écriai-je haletant, sans prendre garde à la légitime surprise de mon père et de ma mère.

— Alors, bref, M. Blédois commençait à s'inquiéter, quand la charrette arriva, après avoir remis ses chevaux et sa charrette...

— Alors ? répétais-je, torturé par ces lenteurs.

Le narrateur me regarda d'un air surpris.

— Comme tu es impatient, petit ! me dit-il. La fin je t'assure, n'a rien de réjouissant... A peine M. Blédois et le charretier se trouvèrent-ils en présence, M. Blédois s'aperçut bien que son commissionnaire était ivre... (Je tiens d'un domestique les détails de l'histoire.)

— En a-t-il fait une chaleur ! balbutiait Frotteau pour se donner une contenance.

— Les rafraîchissements ne vous ont toujours pas manqué ! remarqua l'entrepreneur, d'un ton critique. Mais cela ne me regarde pas. Venons au fait : Avez-vous mon argent ?

— Certainement M. Blédois...

Et il commença à défaire les nœuds de son grand mouchoir à carreaux bleus et blancs.

Il en tira quatre billets de banque, des pièces de cent sous, et compta :

— Quatre cents... quatre cent cinquante...

L'autre le dévorait des yeux...

— Fort bien ! dit-il en prenant ce qu'on lui tendait... mais c'est quatre cent soixante francs qu'il me faut...

— Oui, monsieur Blénois ! quatre cent soixante...

— Fouillez vos poches, allons vite !... Il me manque dix francs...